



HAL
open science

Colonisation et politique urbanistique espagnole aux îles philippines

Annick Tranvaux

► **To cite this version:**

Annick Tranvaux. Colonisation et politique urbanistique espagnole aux îles philippines. Travaux & documents, 2006, L'environnement urbain dans les anciennes cités coloniales : Afrique du Sud, océan Indien, Amériques, Asie, 28, pp.199–226. hal-02183729

HAL Id: hal-02183729

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02183729v1>

Submitted on 19 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colonisation et politique urbanistique espagnole aux îles philippines

ANNICK TRANVAUX

La création des premières villes espagnoles aux Philippines, tout en correspondant à un processus déjà mis en œuvre dans les colonies d'Amérique (plan «au cordeau», distribution de l'espace public selon un schéma devenu classique, villes conçues comme centres névralgiques de toute une série d'activités et comme élément stratégique d'expansion et de contrôle du territoire...), sut prendre en compte la réalité locale pour mieux servir les objectifs de la colonisation, en combinant planification urbanistique de logique espagnole et utilisation politique, pour l'ensemble des populations de l'Archipel sous contrôle effectif de l'Espagne, de structures traditionnelles préhispaniques, converties en pilier de la présence coloniale.

COLONISATION DES ÎLES PHILIPPINES

Après la découverte des îles par Magellan en 1521, et sa mort dans l'île de Mactan, l'expédition de Villalobos en 1543, partie du Mexique l'année précédente, ne permit pas une installation définitive. Villalobos mourut en 1546 et le reste des membres de l'expédition regagna l'Espagne en 1549. Il devait s'écouler une vingtaine d'années avant que l'Espagne n'organisât, toujours à partir du Mexique, une nouvelle expédition commandée par Miguel López de Legazpi. Le responsable de la navigation était le religieux augustin, fray Andrés de Urdaneta, élément clef de l'expédition qui permettait ainsi à son ordre de jouer un rôle de tout premier plan dans l'histoire des Philippines dès les premiers jours de la conquête espagnole.

La colonisation à proprement parler débuta en 1565 par la fondation de la ville de Cebú, et le 19 mai 1571, Manille fut déclarée capitale de l'archipel.

Menaces extérieures et conflits

Les menaces les plus sérieuses vinrent de l'extérieur. Les Portugais tentèrent au début de la colonisation de s'opposer à la présence

espagnole, dont ils contestaient la légitimité et organisèrent plusieurs blocus de l'archipel. Les Philippines furent aussi l'objet, au fil des siècles, de nombreuses attaques de pirates : fréquentes incursions des musulmans (moros) des sultanats du sud, mais aussi attaques de pirates chinois, hollandais, anglais, que les Espagnols parvinrent à repousser avec l'aide de la population philippine.

La colonie dut également faire face, au XVI^e et au XVII^e siècles, à quelques revendications de souveraineté de la part de la Chine et du Japon. La plus redoutable des attaques chinoises eut lieu moins de dix ans après l'installation des Espagnols. Le pirate Li-Ma-Hong se présenta devant Manille avec une escadre de 62 navires, et 2.000 soldats :

Pirata, primero en las costas chinas, supo de la presencia de los españoles en Filipinas. Creyó que serían fácil presa, a la vez que imaginó ser aquel el lugar apropiado para establecer e irradiar desde allí su imperio.

Se dispuso a la conquista de las Islas, para lo cual escogió lo más selecto de su gente, hasta dos mil hombres de guerra, en sesenta y dos navíos, llevando además a sus mujeres y las de sus capitanes y soldados.¹

Le rapport des forces en présence était particulièrement déséquilibré, les forces espagnoles n'atteignant pas, entre Cebú, Manille et Ilocos, les 400 hommes, et seuls une résistance acharnée et l'appui de la population philippine devaient permettre la dérouté des assaillants :

Para el 15 de mayo de 1575 ya hay 250 soldados en Manila, al mando de Juan de Salcedo, dispuestos a marchar contra Limahong y sus fuerzas. Para defender Manila se cuenta con 100 soldados y 30 marinos. En Cebú quedan 20 soldados que lo defiendan, mientras que en Ilokos hay 40 para el mismo fin. Estas eran todas las fuerzas españolas en las islas².

Le pirate avait fait construire un fort et se présentait aux indigènes comme le nouveau seigneur du pays ; ceux-ci, ébranlés, se gardèrent dans un premier temps d'intervenir dans le conflit, mais finirent par se joindre aux Espagnols pour attaquer les forces de Li-Ma-Hong. Vaincu, le pirate parvint à prendre la fuite. A Manille on devait garder longtemps le souvenir de cet épisode, et de la trahison d'un chinois, faussement

¹ Tomás González Cuellas, *Misioneros agustinos defensores de las Islas Filipinas*, Valladolid, 1991, ed. Estudio Agustiniiano, p. 100.

² Molina, Antonio, *Historia de Filipinas*, ed. cultura hispánica, Inst. De cooperación iberoamericana, Madrid, 1984, p. 73.

converti, dont la complicité avec les agresseurs leur avait permis d'organiser cette expédition.

En 1598, l'empereur du Japon exigea le paiement d'un tribut, menaçant d'envahir les Philippines. Le gouvernement de Manille parvint à temporiser, et le Japon ne fut pas en mesure de mettre sa menace à exécution. En 1662, le conquérant Kue-Sing, fit savoir, depuis Formose, qu'il considérait, lui aussi, les Philippines comme territoire tributaire de son royaume. Mais à sa mort, l'année suivante, son successeur renonça à l'affrontement.

Pendant la première moitié du XVII^e siècle, les Hollandais tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer des Philippines ; sans succès. En 1600, une flotte hollandaise, commandée par l'amiral Oliver van Noort établit un blocus de la ville de Manille. En 1609, un nouveau blocus fut organisé par l'amiral François de Witter ; il devait durer cinq mois. De nouvelles tentatives eurent lieu en 1616 et 1647. Au cours de cette dernière attaque, l'amiral Martin Gertzen perdit la vie et son navire fut coulé. Les Hollandais débarquèrent cependant sur les côtes mais furent finalement repoussés, avec l'aide de la population philippine.

Les Anglais, pendant la guerre de sept ans, sous les ordres de William Draper et Francis Drake, occupèrent les Philippines de 1762 à 1764, s'emparant de la ville *intra-muros* et repoussant les Espagnols vers le nord de l'île. Ils se retirèrent lorsque le traité de paix fut signé entre l'Espagne et l'Angleterre, avec un certain retard cependant, compte tenu du délai nécessaire pour que la nouvelle parvint en Extrême-Orient. Cette occupation favorisa l'apparition d'un certain nombre de troubles intérieurs.

Au XIX^e siècle, les troupes philippines apportèrent un concours actif à la conquête de la Cochinchine par la France en 1857³. A la fin du siècle, les Allemands tentèrent de s'emparer des îles Carolines et Palaus ; l'Espagne n'assurant pas une présence vraiment effective dans les îles, de nombreux étrangers s'y étaient installés, et le 25 août 1885, les Allemands

³ Le prétexte de l'intervention en Annam fut l'arrestation et l'exécution de l'évêque espagnol José María Díaz Sanjurjo. L'apport des troupes de l'archipel (1.500 hommes du corps expéditionnaire, en majorité philippins, et 800 volontaires recrutés par le consul de France) fut décisif. Un traité tripartite fut signé entre l'empereur d'Annam, la France et l'Espagne qui obtenait une indemnité de 12 millions de dollars, et la liberté d'évangélisation, mais aucun avantage territorial ni commercial. (A. Molina, *op. cit.*, p. 226).

y proclamèrent leur protectorat. Après une médiation du pape Léon XIII, un protocole fut signé et les troupes allemandes se retirèrent le 29 avril 1886. Les Allemands pourraient s'établir et commercer librement dans les îles et l'Espagne devrait assurer une présence et l'administration effective des îles, qu'elle devait vendre finalement à l'Allemagne en 1899, en même temps que les Iles Mariannes. Cet incident avait cependant réveillé l'intérêt de la Métropole pour ces îles lointaines.

Menaces intérieures

Les principaux foyers de résistance rencontrés par les Espagnols parmi les populations de l'archipel pendant toute la période coloniale furent essentiellement le fait des populations des montagnes et des musulmans du sud. En fait, la domination de l'Espagne ne put jamais s'exercer totalement sur l'ensemble du territoire de ce qui est aujourd'hui l'Etat philippin, même si les expéditions lancées au milieu du XIX^e siècle contre les moros connurent enfin quelques succès.

Les mouvements locaux de rébellion survenus ponctuellement dans la partie effectivement administrée par l'Espagne ne furent pas de nature, avant la fin du XIX^e siècle, à mettre en danger sa présence aux Philippines, et la fidélité de la population face aux diverses agressions extérieures fut remarquable. Tout au long de la période coloniale, les Espagnols durent affronter une série de révoltes et de complots, autrement dangereux, de la communauté chinoise de l'Archipel, notamment en 1603, 1639 et 1762. Parmi la population étrangère, les Chinois occupaient une place à part. A la fois perçus comme indispensables à l'économie des Iles, dont ils détenaient l'essentiel du petit commerce, et objet de méfiance en raison de leurs multiples soulèvements au fil des siècles, ils ne prenaient pas directement part à la vie politique et pour la plupart ne s'établissaient pas de manière définitive aux Philippines, préférant regagner leur patrie après avoir amassé une somme suffisante. Plusieurs tentatives tendant à favoriser leur installation comme agriculteurs, les Philippines manquant de bras, furent vaines. Ils étaient par contre assez fortement représentés parmi les artisans. Soumis à des taxes et réglementations spécifiques, ils étaient l'objet d'une étroite surveillance et tenus de résider dans des quartiers réservés, comme nous le verrons plus loin.

POLITIQUE URBANISTIQUE DE LA COLONIE

L'organisation urbanistique du territoire répond aux préoccupations nées des différentes menaces, intérieures ou extérieures que dut affronter l'Espagne dans l'Archipel.

Les visées des puissances extrême-orientales sur les Philippines, la dimension de l'attaque de Li-Ma-Hong, la rivalité des autres puissances colonisatrices, amenèrent très rapidement les Espagnols à prendre conscience de la nécessité de renforcer les défenses de leurs villes et entraînèrent la construction de murailles d'enceinte, dont les travaux à Manille devaient durer près de trois siècles.

Le territoire philippin fut organisé, nous l'avons signalé dans l'introduction, en adaptant aux besoins du gouvernement espagnol les petites structures claniques traditionnelles, qui donnaient naissance à autant de barangay. Cette organisation tendait, comme nous le verrons plus loin, à susciter l'adhésion des populations locales ; elle représentait, avec l'activité spécifique des congrégations religieuses, amenées à jouer, parallèlement à leur activité missionnaire, un rôle administratif, le socle de l'organisation politique du territoire et semble avoir permis une relative tranquillité intérieure pendant les trois siècles de la colonie.

Enfin, une politique spécifique de l'habitat et de résidence en général tendit à circonscrire le danger que représentait la communauté chinoise, perçue très rapidement comme la menace intérieure la plus redoutable.

C'est donc à ces trois aspects fondamentaux de la politique urbanistique de la colonie que nous nous intéresserons ici.

La ville espagnole

Cebú

Actuellement deuxième ville en importance de l'Archipel, et première ville des Visayas, capitale de l'Île du même nom, Cebú, fondée par Miguel de Legazpi en 1565⁴, fut la première ville espagnole des Philippines. Une première fortification en palissades, le fort de San Miguel, destinée à protéger la ville des assauts des pirates, des tribus locales et des attaques portugaises, fut remplacée en 1738, par le fort de

⁴ Même si sa proclamation officielle en tant que ville espagnole n'eut lieu qu'en 1571, peu avant celle de Manille.

San Pedro qui adopta une forme triangulaire, face à la mer, avec tours de guet, batterie de canons et trois bastions en blocs de mortier. L'église de San Agustín dont la construction fut ordonnée par Legazpi est devenue la basilique du Santo Niño, première église chrétienne des Philippines, même si le bâtiment actuel date de 1737⁵. Cebú fut aussi le siège du plus ancien collège des Philippines, le Colegio de San Ildefonso, fondée par les jésuites en 1595, actuellement Université de San Carlos.

Bien que la ville de Manille ait rapidement concentré l'essentiel du pouvoir économique et politique, la capitale des Visayas n'en demeura pas moins un centre important d'échanges commerciaux.

La croix de Magellan y rappelle la première messe célébrée à Cebú, le 14 avril 1521 et la primauté historique du lieu. Arrivé le 7 avril 1521, Magellan fut bien reçu par la population de Cebú qu'il baptisa en grand nombre : 800 personnes et leur chef Raja Humabon. Mais en débarquant dans l'île voisine de Mactan, sur la plage de Punta Engaño, Magellan et ses hommes furent tués par le chef Lapu Lapu.

Lorsque l'expédition de Miguel de Legazpi, en provenance d'Acapulco, arriva à Cebú en 1565, elle dut affronter l'hostilité des indigènes et les attaques des Portugais qui revendiquaient le territoire. Cebú fut temporairement abandonnée. Rebaptisée Santísimo Nombre de Jesús, elle devint au XVII^e siècle un nœud commercial important.

Manille

La ville espagnole fut édifée sur l'emplacement de l'ancienne Maynilad⁶, dans l'île de Luzón. Des communautés marchandes s'y étaient installées dès le V^e siècle, sur l'estuaire de la rivière Pasig qui relie la Laguna de Bay à la mer où la baie de Manille offre un excellent port naturel. La ville était le centre d'importants échanges commerciaux avec la Chine et les autres populations de la région.

La ville espagnole de Manille fut édifée par Legazpi en 1571, sur les décombres de la Maynilad du Rajah Sulayman, après la défaite et la mort de celui-ci. Le 24 juin Legazpi en faisait la capitale de l'Archipel, « *Insigne y siempre leal Ciudad* », avec son *cabildo*, deux *alcades* et douze

⁵ Le Santo Niño est une statue de l'enfant Jésus, cadeau de Magellan à Juana, reine de Cebu lors de son baptême en 1521 ; redécouverte par les hommes de Legazpi en 1565, elle lui inspira le nom de Ciudad del Santísimo nombre de Jesús.

⁶ « *Là où poussent les lotus blancs* ».

regidores. La ville fortifiée, Manille *intra-muros*, occupait une surface d'environ 1 km sur 600 m.

La construction suivait un schéma devenu classique en Amérique espagnole, même s'il n'y avait pas, en principe, de modèle imposé⁷ : rues à angles droits⁸, l'église et les principaux bâtiments administratifs (palais, cathédrale, conseil municipal, tribunal...) autour d'une large place centrale, centre de rencontre et de convergence de toutes les activités, édifices et fortifications en pierre, qui tendent à se généraliser pour les villes portuaires, compte tenu de leur caractère stratégique, murailles de 10 mètres d'épaisseur, défendues par des batteries de canon, et bordées de douves.

Après une étape initiale où l'urgence imposa l'emploi de matériaux légers, les modestes maisons de « *caña y nipa* » furent remplacées par des constructions en pierre, élégantes et vastes, qui supportaient la comparaison avec celles des plus belles villes d'Espagne ou d'Amérique :

Las 600 casas construidas dentro de la Ciudad Amurallada, antes de 1645, eran ya muy caras y de proporciones palaciegas, tan bien construidas que rivalizaban con las de las ricas ciudades españolas, como Sevilla o con las de Méjico. Carletti, viajero procedente de Méjico, escribía, hacia 1596 ó 1597, « la ciudad de Manila está construida como Méjico o Nueva España en lo que se refiere a las casas y planificación urbana ». En 1621, el Coronel De los Ríos informa que « no hay ninguna tan grande y de tan buena apariencia en España ». Las habían construido con piedras talladas, argamasa y tejas curvas rojas, rejas y balcones de hierro, que recordaban las calles sombreadas del sur de España, con azoteas y patios en el centro de la planta baja, así que realmente eran « palacios con galerías y torres, llenos de guirnaldas y molduras », probablemente con decoración plateresca en bajo relieve⁹.

⁷ «Y cuando hagan la planta del lugar, repártanlo por sus plazas, calles y solares a cordel y regla, comenzando desde la plaza mayor, y sacando desde ella calles a las puertas y caminos principales, y dexando tanto compás abierto que aunque la población vaya en gran crecimiento, se pueda siempre proseguir y dilatar en la misma forma». (*Ordenanza de Carlos V, 1523*)

⁸ Manille fut construite selon un plan qui comportait 64 pâtés de maisons, conçus de sorte que chaque rue disposât à tout moment d'au moins un côté à l'ombre.

⁹ Marcelino A. Foronda, Jr. et Cornelio R. Bascara, *Manila*, ed. Mapfre, Madrid, 1992.

Seuls les Espagnols¹⁰, fonctionnaires, militaires et religieux pouvaient résider dans Manille *intra muros*. Des faubourgs se développèrent rapidement autour de la ville fortifiée, notamment sur l'autre rive du Pasig. Y résidaient les Philippins — los indios — et diverses communautés, dont la plus importante, la communauté chinoise, objet d'une étroite surveillance, était confinée dans le quartier du Parián¹¹, tandis que les Chinois christianisés fondaient le quartier de Tondo. Ces faubourgs *extramuros*¹² étaient le centre d'une intense activité commerciale et artisanale, à laquelle les Chinois prenaient la plus grande part. L'expansion rapide de ces quartiers périphériques provoqua bientôt l'apparition d'une véritable banlieue : quartiers de Sampaloc, Pandacan, Santa Ana, avec au sud les quartiers résidentiels de Malate, Dilao, Ermita, et au nord Quiapo, Santa Cruz, San Miguel. La ville était reliée à ces quartiers extérieurs par huit portes, dont la Puerta Real que franchissaient le gouverneur et l'archevêque.

Les Espagnols, en dehors des haciendas des religieux, n'exploitèrent guère les ressources agricoles de l'archipel. L'activité économique se concentra dans la région de Manille et reposa longtemps sur le commerce des produits en provenance de Chine, notamment des soieries, des cotonnades, des parfums, des épices que des navires transportaient jusqu'au Mexique. La région de Manille regroupera également, jusqu'à l'indépendance de l'Archipel, l'essentiel de la population espagnole.

L'activité économique s'organisa très tôt à partir du commerce des marchandises chinoises, transportées à partir de Manille vers le Mexique¹³, dès la fin du XVI^e siècle, et suscita une lutte d'intérêts entre,

¹⁰ Par Espagnols il faut entendre, jusqu'à l'indépendance du Mexique, à la fois des « Espagnols péninsulaires » et des « Espagnols américains », ces derniers, créoles ou indigènes, provenant plus particulièrement de la Vice-royauté de Nouvelle Espagne, mais aussi d'autres régions d'Amérique.

¹¹ Mot utilisé pour désigner les quartiers réservés aux Chinois dans l'Archipel.

¹² Certains quartiers extérieurs étaient particulièrement prisés pour le *paseo* et autres loisirs des habitants de la ville *intra-muros*.

¹³ Les Philippines dépendaient de la vice-royauté du Mexique ; elles n'étaient pas pour l'Espagne d'un grand rapport économique ; c'est ainsi qu'en 1626, le Gouverneur Général Juan Niño de Tabora, confronté à un important problème de déficit budgétaire menaçait, à peine nommé dans l'archipel, de démissionner si le Mexique n'apportait pas une contribution financière. Le budget atteignait à peine 150.000 pesos, la troupe n'était plus payée depuis plusieurs mois et la situation menaçait de devenir explosive. Les conseillers

d'un côté, les commerçants de Manille, pour lesquels le trafic du *Galeón de Manila*, reliant Manille et Acapulco, était vital, et de l'autre les commerçants de Cadix et Séville, qui n'acceptaient pas la concurrence faite à leurs produits, tout particulièrement par les soieries ou la soie brute en provenance de Chine ; ils s'évertuèrent avec constance à obtenir de la couronne la suppression ou au moins la limitation de ce commerce¹⁴.

Outre les soieries et les cotonnades, le galion exportait de la laine, de la porcelaine, de l'ivoire, du fer ; et importait d'Acapulco surtout des plantes, des fruits, et du bétail. José Luis Porrás signale que le Galion importait parfois depuis le Mexique des statues destinées aux églises et qui devinrent l'objet d'une grande dévotion de la part des Philippins :

Citemos, como las más conocidas, Nuestra Señora de la Paz y Buen Viaje de Antipolo, Nuestro Padre Nazareno de Quiapo, La Virgen de Guadalupe, Santo Niño de Ternate, y la imagen de Nuestra Señora del

de Philippe IV suggérèrent même l'abandon des Philippines, ou une cession aux Portugais en échange du Brésil. Le monarque s'y refusa, au nom de la mission d'évangélisation qu'il se devait d'honorer. Le Mexique fut tenu, par décret royal, de participer chaque année pour 250.000 pesos au budget des Iles Philippines. Celui-ci fut en mesure, en 1689, de diminuer cette contribution, le *situado*, de 100.000 pesos.

¹⁴ Un décret royal de 1604 limitait la valeur des exportations à 250.000 pesos et celle des importations à 500.000 pesos mexicains par an. Mais l'opposition des soieries de la Péninsule ne devait pas disparaître pour autant. Un décret royal de 1702, qui autorisait la construction de deux navires assurant la liaison Manille-Acapulco, limitait les exportations à 300.000 pesos et les importations à 600.000 pesos d'argent. Une nouvelle intervention des producteurs de soie andalous, devait alors entraîner, par un décret de 1718, la limitation de l'exportation aux produits destinés au Mexique, qui ne pouvaient être réacheminés sur l'Espagne, mais surtout interdisait l'exportation de toute forme de soie. Les commerçants de Manille n'eurent de cesse d'obtenir de la couronne des mesures plus favorables à la survie de l'économie des Philippines : une cédula royale du 11 décembre 1724, permettait à nouveau l'exportation de la soie de Chine vers le Mexique, décision confirmée définitivement par une cédula du 8 avril 1734 ; la valeur autorisée des marchandises passait de 500.000 pesos à l'exportation et un million de pesos à l'importation. 1778 vit l'instauration du libre échange commercial entre les Philippines et l'Espagne.

Rosario que se encontraba en la fachada de la Iglesia de Santo Domingo, en Intramuros, destruida en la última guerra mundial.¹⁵

Seuls les détenteurs de « *boletas* » pouvaient faire transporter des marchandises sur le galion ; celles-ci, selon leur importance donnaient droit à un certain volume de fret. Les bénéficiaires étaient le gouvernement, les employés de l'état, le clergé et certains Espagnols. La revente de *boletas* était autorisée et donnait lieu à de nombreux trafics.

Le *Galeón de Manila*, aussi connu sous le nom de *Galeón de la China* ou *Nao de Acapulco*, suscita bien des convoitises, notamment de la part des corsaires anglais et hollandais et fut souvent attaqué, surtout dans les premières années où les voyages avaient lieu à date fixe. En 1762, le galion *Filipino*, arrivé au moment où les Anglais tentaient d'occuper Manille, put mettre à l'abri les 1.300.000 pesos qu'il transportait, évacués clandestinement par de petites embarcations¹⁶.

Le commerce du Galion déclina au XVIII^e siècle et il fut officiellement supprimé en 1813. Le dernier arriva à Manille en 1815, il s'appelait le *Magallanes*. Le trafic de navires privés sur la même destination était désormais autorisé. L'économie des Philippines connut à nouveau quelques difficultés liées à l'indépendance du Mexique, dont l'archipel dépendait étroitement ; les navires philippins obtinrent libre accès aux ports espagnols, des tarifs préférentiels, égalité de traitement avec les navires de la péninsule. L'archipel exporta vers les Etats-Unis, puis l'Angleterre de grandes quantités *d'abaca*, ou *chanvre de Manille*, dont les fibres étaient extraites d'une variété de bananier. Les efforts déployés pour développer l'économie interne permirent d'absorber le choc économique provoqué par la rupture du lien avec le Mexique.

Le riz, le sucre et le chanvre de Manille constituaient l'essentiel des exportations.

Le statut de Port franc, accordé à la ville en 1831, et l'autorisation accordée aux Philippines de commercer librement avec les ports euro-

¹⁵ José Luis Porras, « El Galeón de Manila » in *Estudios sobre Filipinas y las Islas del Pacífico*, ed. Asociación Española de Estudios del Pacífico, Madrid, 1989, p. 35.

¹⁶ La traversée était fort longue et requérait de cinq à six mois dans le sens Manille-Acapulco et environ deux mois pour la navigation de retour. Ceci permet de mesurer l'importance de l'ouverture sur l'extérieur que purent représenter, pendant le dernier tiers du XIX^e siècle, la navigation par le Canal de Suez et l'utilisation de la marine à vapeur, qui permettaient désormais la liaison régulière Manille-Barcelone en un mois.

péens en 1834 permirent un nouvel essor de l'économie et favorisèrent l'installation de maisons de commerce européennes et américaines. L'ouverture du Canal de Suez en 1869 et la navigation à vapeur facilitèrent les échanges de tous ordres avec la Métropole et l'Europe. Le resserrement de ces liens et le nouvel essor économique devaient favoriser l'apparition d'une bourgeoisie philippine dont le réformisme influa sur les mouvements indépendantistes de la fin du XIX^e siècle.

Si nous n'évoquons ici que les deux villes les plus importantes de l'archipel, c'est que nous aborderons à travers la réalité du *barangay* le peuplement autochtone et que la très faible présence démographique des Espagnols pendant les trois siècles de la colonie et leur concentration dans les grandes villes rend presque anecdotique leur présence en d'autres endroits. Quelques chiffres, correspondant à des statistiques du milieu du XIX^e siècle, illustrent assez bien cette réalité : avec respectivement 312 et 310 Espagnols installés dans 34 provinces en 1848 et 1849, leur nombre dépasse les 10 personnes dans seulement 9 provinces, la plus forte concentration, celle d'Ilocos-Sur n'atteint pas les 100 personnes (99 exactement), suivant en ordre décroissant Zambales (27 Espagnols), Albay (17), 8 des 34 provinces ne comptant aucun résident espagnol¹⁷ En 1864, selon Antonio Molina, c'était également le cas de plus de la moitié des communes¹⁸. Ces statistiques ne prennent pas en compte le clergé, beaucoup moins nombreux cependant que le poids économique de leurs haciendas n'aurait pu le laisser supposer¹⁹, le curé du village étant bien souvent le seul Espagnol de la paroisse, voire de la province.

L'habitat traditionnel : du « *barangay* » pré-hispanique à l'unité administrative et fiscale

En dehors des régions déjà islamisées où commençait à se manifester un processus de centralisation de l'autorité, le pouvoir apparaissait comme particulièrement fragmenté entre des roitelets dont

¹⁷ Rafael DÍAZ ARENAS, « *Memorias históricas y estadísticas de Filipinas, y particularmente de la Grande Isla de Luzón, escritas por Don Rafael Díaz Arenas, jefe de Hacienda cesante, quien las dedica al Excelentísimo e Ilustrísimo señor Arzobispo* », Imp. del Diario de Manila, 1850, 5^o cuaderno. Sin paginación.

¹⁸ Antonio MOLINA, *op. cit.*, vol. I, p. 263.

¹⁹ Si leur rôle fut important, ils ne furent cependant jamais très nombreux: 300 en 1809, 506 en 1848; un millier à la fin du siècle.

l'autorité ne dépassait pas, bien souvent, les limites de leur « *barangay* »²⁰. Ce terme, qui désignait aussi les embarcations sur lesquelles des populations malaises étaient parvenues aux Philippines, se serait appliqué à la communauté que représentait chaque groupe de nouveaux arrivants, le capitaine du bateau, le *datto*, conservant dans le village son rôle de chef de *barangay*²¹. Un village pouvait compter plusieurs *barangays*.

L'ancien *datto*, devenu *cabeza de Barangay* et membre de la *principalía*, participait à l'élection du maire du village, le *gobernadorcillo*, lui-même un indigène de la classe des principales. Le *gobernadorcillo* était responsable du recouvrement du tribut et de la répartition des corvées, ce qui donna lieu à de nombreux abus, tant dans le recensement des assujettis que dans l'utilisation des *polistas* à des travaux d'intérêt purement personnel.

La gestion des municipalités se trouvait donc entre les mains des *principales* philippins. En fait, le contrôle du curé du village sur la plupart des décisions était étroit. Il présidait de nombreuses commissions, et beaucoup de documents administratifs officiels comportaient le *visto bueno* du curé de la paroisse. Selon les cas, on pouvait assister à de féroces luttes d'influence entre les autorités indigènes et le curé ou à une totale soumission de celles-ci à sa volonté. Compte tenu de l'ignorance assez générale de la langue espagnole de la part des Philippins, le curé, unique ou quasi unique Européen, bénéficiait en tout état de cause d'une situation privilégiée pour exercer son influence sur les affaires temporelles²². Ce système qui demeura pratiquement inchangé pendant toute la

²⁰ « En todas estas islas no había reyes ni señores que las dominasen, al modo de otros reynos y provincias ; sino que en cada isla y provincia della se conocían muchos principales, de los mismos Naturales, unos mayores que otros, cada uno con sus parcialidades y sujetos, por barrios y familias, á quienes obedecían y repetaban ; teniendo unos principales amistas y correspondencia con otros, y á veces guerras y diferencias » Morga, Doctor Antonio de, *Sucesos de las islas filipinas*, Méjico 1609, reed. en ed. del centenario, Manila, 1991, p. 293.

²¹ « ...cada pueblezuelo o barrio que ellos llaman "barangai" tenía su cabeza y principal señorcillo... » Fray Miguel de Benavides, *Ynstrucción para el gobierno de las Filipinas*, B.N. Madrid, manuscrito 3204.

²² Le souci d'évangélisation des populations fut très présent, dès les premiers contacts avec l'archipel. L'expédition de Villalobos comptait huit missionnaires, dont quatre augustins. Avec Legazpi voyageaient également quatre augustins, sans compter Urdaneta. Les premiers franciscains arrivèrent en 1577, fondant rapidement un hôpital, puis les dominicains en 1587. En 1898,

période coloniale, ne fut contesté par les intéressés que vers la fin du 19^e, lorsque la charge devint plus lourde et la responsabilité de *gobernadorcillo* plus inconfortable et moins attrayante.

La plupart des villages philippins, à l'arrivée des espagnols étaient situés sur les côtes, les villages de l'intérieur se trouvant normalement au bord des rivières et des lacs, à proximité des cultures et des ressources diverses²³. Bien adaptées au climat et aux intempéries, mais vulnérables aux incendies, les maisons, sur pilotis, indépendantes les unes des autres, étaient faites de troncs, de bambous, et de feuilles de palmier, « *casas de caña y nipa* ». Au niveau du sol, entre les pilotis, correspondait un espace réservé aux animaux, à la cuisine et à certains travaux domestiques ou relatifs aux récoltes ou à la pêche²⁴; ce type de construction mettait surtout l'habitation à l'abri des inondations et des crues, fréquentes dans l'archipel. Les maisons les plus importantes faisaient appel à des matériaux de meilleure qualité et offraient une surface plus généreuse, mais suivaient le même principe de construction. La maison, pratiquement dépourvue de meubles, comptait essentiellement des nattes et quelques rares ustensiles. L'usage du lit dans les familles importantes sera introduit par les Espagnols. Le nouveau marié construisait lui-même une maison pour sa famille; plusieurs couples apparentés pouvaient cependant choisir de partager une maison plus grande. A ces villages correspondait une organisation politique préhispanique très morcelée, appelée à devenir la base de l'organisation administrative de la colonie.

les congrégations présentes étaient les suivantes : Augustins, Dominicains, Augustins déchaux ou Récollets, Franciscains, Capucins, Jésuites, Congrégation de saint Vincent de Paul, Compagnie des filles de la charité, Bénédictins, les quatre premières ayant eu dans l'archipel le plus grand poids historique, et les jésuites ayant, comme dans d'autres territoires, connu la parenthèse de leur expulsion.

²³ « Los edificios y casa de todas estas islas Filipinas de los naturales dellas, son de una misma manera, y sus poblaciones ; porque siempre las hacen a la orilla de la mar, entre ríos y esteros, juntándose de ordinario los naturales barrios y poblaciones, donde siembran su arroz, y tienen sus palmas, nipales, plantanales, y otros árboles, y aparejos para sus pesquerías y navegaciones; los menos habitan la tierra dentro, que son Tinguianes, éstos también buscan sitios de ríos y esteros, en que están poblados con la misma ocasión»; Antonio de Morga, *op. cit.*, p. 292.

²⁴ « En lo bajo, cercadas de varas y cañas, en que crían sus gallinas y ganados, y pilan y limpian sus arroces » ; *id.*, p. 292.

En l'absence d'un nombre significatif de colons européens, et sa présence militaire étant fort réduite (quelque 1800 Espagnols en 1809 — dont 300 religieux — pour 3 millions d'habitants environ ; 506 religieux en 1848), l'Espagne organisa l'administration de la colonie en s'appuyant d'une part sur les religieux, présents dans toutes les régions soumises à la couronne d'Espagne même si leur nombre restait somme toute plutôt modeste, et d'autre part sur les structures locales traditionnelles, adaptées à ses propres exigences administratives. Les Espagnols adaptèrent, en fonction de leurs propres intérêts, l'organisation des Philippins en cette multitude de petits clans. L'archipel, dont l'autorité suprême était le gouverneur général, fut divisé en plusieurs catégories de provinces, dont l'administration était confiée à un gouverneur (Gobernador de provincia), officier espagnol de rang variable, tandis que la population philippine restait regroupée en villages dont l'élément de base, le *barangay*, était le prolongement direct des minuscules royautes de l'époque préhispanique.

Le chef de *barangay*, généralement l'ancien *datto* de la tribu, prit le titre de *cabeza de barangay*. On respecta la forme héréditaire ou élective, selon les cas, de l'autorité. Un village était composé de plusieurs *barangay* ; le maire du village, indigène également, était élu périodiquement par les chefs de *barangay* et était communément appelé *capitán* ou *gobernadorcillo*. Le *barangay* constituait l'unité fiscale, le *barangay* ou *cabecera* comprenant ordinairement 50 unités de tribut ou 100 individus imposables. *Cabezas de barangay* et *gobernadorcillos* étaient personnellement responsables de la perception des impôts, dont ils conservaient 2% :

La commune officielle porte le nom de pueblo; un village qui n'a pas encore atteint l'autonomie, mais qui forme avec un pueblo une commune s'appelle: barrio, visita ou anejo; chaque pueblo possède un édifice public, correspondant à l'hôtel de ville allemand, qui prend le nom de tribunal; c'est là que se tiennent les séances du conseil municipal, c'est là que le gobernadorcillo siège comme juge, c'est là que les semaneros attendent les ordres de l'autorité; si la commune n'a pas de prison, c'est là que se trouve le poste de police. Si les employés du gouvernement, dans une capitale de province, ont leurs bureaux au tribunal, l'édifice prend le nom de Casa real, nom qu'autrefois on donnait aussi aux autres tribunaux²⁵.

²⁵ Professeur Blumentritt, « *Organisation communale des indigènes des Philippines, placés sous la domination espagnole, traduit de l'allemand* », du *Globus* de Brunswick, journal illustré de Géographie et d'Ethnologie, sous la direction du Dr

Le risque que pouvait représenter le regroupement des indigènes sous l'autorité de leurs chefs traditionnels était atténué par la limitation de la taille des pueblos. Lorsqu'une agglomération s'étendait exagérément, les nouveaux quartiers, également appelés *visitas*, finissaient par donner lieu à l'érection de nouveaux villages²⁶.

Le groupe social héritier des anciens chefs traditionnels formait la *principalía*; les individus appartenant à ce groupe étant appelés *principales*. Mais le curé, nous l'avons vu, présidait de nombreuses commissions et exerçait un véritable pouvoir temporel qui pouvait entrer en conflit avec celui des *gobernadorcillos*.

Ce système permit aux Espagnols d'administrer le territoire en n'assurant qu'une présence minimale. Les anciens chefs voyaient en quelque sorte leur pouvoir sur leurs anciens sujets conforté par la nouvelle organisation, et ces derniers trouvaient leur compte dans la disparition de catégories sociales liées à une ancienne forme d'esclavage ou de semi-esclavage abolie par les Espagnols, tandis que les impôts

Richard Kiepert, délégué général de la société académique indo-chinoise (T. XL, 1881, N°4, p. 59-60 ; N° 5, p. 77-79), par A. Hugot, capitaine d'infanterie, membre du conseil de la Société académique indo-chinoise, Paris, au siège de la Société, 44 rue de Rennes, Société Académique indo-chinoise pour l'étude scientifique de l'Inde trans-gangé et de la Malaisie. Extrait N° 4 du Bulletin de la Société Académique indo-chinoise, oct. 1881 (séance du 31 octobre 1881), 11 p. à suivre.

²⁶ On partit alors du principe que le barangay était une unité fiscale, et l'on décréta que chaque barangay ne se composerait que de 50 à 100 familles payant l'impôt. Ainsi le développement des pueblos augmenta rapidement le nombre de barangay qui, naturellement furent placés aussi sous l'autorité du *cabeza de barangay*. La dignité de *cabeza* dans les nouveaux *barangay* ne fut plus héréditaire et n'appartint plus exclusivement aux familles des *dattos*, ou, pour parler plus exactement, tout homme riche dont le père était peut-être encore esclave au temps de la conquête, put devenir *cabeza de barangay*. Comme les nouveaux *cabezas* partageaient avec les anciens les privilèges de l'exemption d'impôt, du titre de « Don », etc., et comme ces privilèges se transmettaient au fils aîné, on vit naître ainsi une nouvelle noblesse de fonctionnaires qui, au début, fut bien inférieure à l'ancienne en considération, mais qui se confondit bientôt avec elle, absolument comme le firent dans l'ancienne Rome, au temps des Gracques, les patriciens et la noblesse, parce que les familles des ex *dattos* et la nouvelle noblesse avaient les mêmes intérêts, surtout dans les élections de fonctionnaires municipaux. La noblesse reçut le nom de PRINCIPALÍA et ses membres s'appelèrent PRINCIPALES. Professeur Blumentritt, *op. cit.*

perçus par les *cabezas de barangay* pour le compte de ces derniers et les corvées exigées s'inscrivaient dans la continuité des tributs et services personnels précédemment dus au *datto*²⁷ :

Pour ne pas indisposer contre le nouvel état de choses les dattos, dont l'influence dans le nouveau pueblo était considérablement affaiblie par les rivalités réciproques, on leur laissa leur dignité avec le titre hispano-philippique de CABEZA DE BARANGAY, c'est-à-dire chefs de barangays, mais on réduisit leurs droits antérieurs à un minimum, on leur enleva tout pouvoir exécutif et en échange, on les chargea de la rentrée de l'impôt personnel ou tribut des Espagnols; ils furent eux-mêmes exempts des impôts, de la perception desquels ils étaient responsables. Ainsi, les intérêts du gouvernement espagnol et ceux des ex-dattos se confondirent. En outre, pour les mieux habituer à cette nouvelle situation, on leur accorda nombre de distinctions honorifiques, entre autres, on leur décerna le titre de Don. La dignité de cabeza de barangay fut héréditaire ou élective, selon que le barangay correspondant avait suivi l'une ou l'autre coutume au temps de l'indépendance, car c'était dans la politique espagnole de laisser intacte, autant que possible, l'organisation nationale²⁸.

Des conflits d'autorité étaient cependant fréquents entre *principales*, curés et gouverneurs de province, les uns et les autres étant régulièrement accusés d'abus de pouvoir et manœuvres diverses. L'élection du *gobernadorcillo* par le groupe des *cabezas de barangay* donnait lieu notamment à de nombreuses intrigues.

²⁷ Les Philippins étaient soumis au paiement d'un tribut dont le montant était invariable pour tous les individus d'un même groupe ethnique ; les Chinois étaient soumis à la plus forte contribution, les Métis sino-philippins payant également un tribut plus élevé que les Philippins. Outre le tribut à proprement parler, chacun était tenu au versement du *sanctorum*, destiné aux besoins du culte, et de l'impôt municipal, dit de *caja de comunidad*. En 1884, le Décret Royal du 6 mars remplaça le tribut par le paiement de la *cédula personal*, dont les différentes catégories étaient déterminées par le niveau de ressources ; elle était due par tout résident, y compris les Espagnols, bien que les fonctionnaires en fussent exemptés.

La population indigène devait par ailleurs s'acquitter de corvées, la *prestación personal*, consistant à fournir un certain nombre de journées de travail gratuit ; en 1883, le nombre de jours fut ramené de 40 à 15 par an et l'obligation fut étendue aux résidents espagnols. Ce type d'obligations était également connu sous le nom de *polos y servicios*, les *polistas* étant les individus concernés par une période de travail obligatoire.

²⁸ Professeur Blumentritt, *op. cit.*

Le système demeura globalement le même pendant toute la période hispanique, le système des *encomiendas* n'ayant joué dans cette colonie qu'un rôle très marginal ; instaurées aux premiers temps de la Conquête, avant même leur suppression définitive à la fin du XVII^e siècle, elles avaient commencé à périr ; et les grandes haciendas du XIX^e siècle appartenaient aux congrégations religieuses. Selon Antonio Molina, on comptait moins d'une demi-douzaine d'Espagnols parmi les propriétaires fonciers en 1809, la majorité des terres appartenant aux Philippins et aux Métis.

Si la présence de l'Espagne pouvait apparaître, sur le plan démographique, presque symbolique, il n'en alla pas de même de sa présence culturelle. Outre le rôle proprement religieux des divers ordres installés dans les îles, ceux-ci se virent confier certaines responsabilités administratives, comme nous venons de le voir, et l'organisation de l'enseignement primaire, que le gouvernement espagnol eut la volonté de faire assurer au XIX^e siècle jusque dans le moindre village ; la place accordée, dans cet enseignement, à la langue espagnole varia au fil du temps, mais ne donna jamais que de bien piètres résultats. On mit en cause la volonté réelle des religieux de mener à bien cette tâche ; force est de constater cependant, au XIX^e siècle, à défaut d'une bonne connaissance de la langue espagnole, un taux d'alphabétisation étonnamment supérieur dans la colonie à celui de la Métropole.

Quartiers réservés : le Parian chinois

Le danger chinois

Tout au long de la période coloniale, les Espagnols durent faire face à une série de révoltes et de complots de la communauté chinoise de l'Archipel, notamment en 1603, 1639 et 1762, sans compter l'émotion provoquée, dès le XVI^{ème} siècle, par l'assaut massif de Li-Ma-Hong et de ses pirates, favorisé par la trahison d'un Chinois faussement converti.

En 1603, après l'arrivée à Manille de trois émissaires de l'empereur de Chine, le 23 mai, prétendant vouloir vérifier s'il existait bien, à Cavite, une montagne d'or, comme le leur aurait affirmé un prisonnier (prétexte qui, loin de tromper les Espagnols, éveilla leur méfiance), le 3 octobre les Chinois attaquèrent les quartiers de Quiapo et Tondo, massacrant de nombreux Philippins. Le gouverneur général Luis Pérez Dasmariñas, venu les combattre avec 130 hommes, fut tué avec ses compagnons et

leurs têtes transportées au bout de piques dans le Parián²⁹. Les Chinois prirent ensuite d'assaut la ville fortifiée, décidés à en finir avec toute présence des colonisateurs. Avec l'aide de 4.000 Philippins, les Espagnols parvinrent à mettre en déroute les Chinois, dont la révolte fut impitoyablement réprimée. Il n'y eut qu'une centaine de survivants, condamnés aux galères.

En août 1639, mécontents des abus des collecteurs d'impôt et du décret régissant les corvées obligatoires, les Chinois se soulèvent à nouveau dans la province de La Laguna ; le mouvement ne sera pas contrôlé avant le mois de mars de l'année suivante et seulement 7.000 des 30.000 Chinois impliqués se rendront aux autorités³⁰.

En 1762, l'occupation anglaise³¹ et la faiblesse de la réaction espagnole offrirent aux Chinois une nouvelle occasion de se soulever. Une flotte de 13 navires anglais se présenta devant Manille le 22 septembre³². Le lendemain, un message signé de l'Amiral Cornish et du général William Draper, faisant état de la guerre qui avait éclaté entre l'Espagne et l'Angleterre³³, réclamait la reddition de l'archipel. Aux Philippines on n'avait été informé que de manière indirecte des événements européens. L'archevêque, monseigneur Antonio Manuel Rojo, qui assurait le gouvernement par intérim depuis le 26 septembre 1760, opposa une fin de non recevoir à la requête des anglais et prit les dispositions utiles pour organiser la résistance. Néanmoins, le 5 octobre Manille devait se rendre, après que les autorités eurent décidé d'évacuer la ville, à l'exception du gouverneur, chargé de procéder à la reddition de la capitale, et après avoir désigné en qualité de visiteur royal Simón de Anda y Salazar, membre de la Real Audiencia, chargé de maintenir les

²⁹ Nom du quartier réservé des Chinois, à Manille ; terme étendu par la suite à tous les quartiers réservés de ce type dans l'archipel.

³⁰ Antonio Molina, *op. cit.*, p. 119.

³¹ 22.9.1762 - 2.3.1764. Le traité de paix fut signé le 10 février 1763, mais la nouvelle officielle et l'ordre d'évacuation de Manille par les troupes anglaises ne parvint que le 2 mars 1764.

³² Les troupes anglaises comptaient 4500 Anglais (3000 marins et 1500 soldats) ainsi que 2200 cipayes indiens.

³³ A l'occasion de la « Guerre de sept ans » (1756-1763) entre la France et l'Angleterre. Cette dernière, considérant comme une violation de la neutralité espagnole la signature à Paris, le 15 août 1761, du « Pacte de famille » entre Louis XV et Charles III, déclara la guerre à l'Espagne.

provinces fidèles au roi d'Espagne³⁴. Après s'être rendu dans la province de Bulacán, Simón de Anda y Salazar s'autoproclama Gouverneur général et, malgré quelques réticences manifestées dans un premier temps par les autorités indigènes (ulcérées par le manque de combativité des Espagnols lors du siège de Manille, et le sacrifice, de ce fait, inutile des hommes de leur province tombés au combat), il fut reconnu comme tel par la plupart des *gobernadorcillos* de la Province, non sans une préalable intervention des religieux Augustins. Le rôle de ces derniers fut d'une importance capitale dans la mobilisation des populations et l'organisation d'une résistance efficace.

Le manque de combativité des Espagnols de Manille surprit les Anglais eux-mêmes :

[Los Ingleses...] no comprendían la apatía y despreocupación de los defensores, que pronto huían. Los soldados de la guarnición, 400, eran Mejicanos ; es decir habían llegado de Méjico, bien nativos o criollos. Los Indios filipinos, que llegaban a mil, viendo a quien suponían debía dirigirlos tan falto de arrestos y ánimos, nada de extrañar es que también en ellos cundiera el ejemplo³⁵.

Certains témoignages sont beaucoup plus féroces :

Los señores españoles, vecinos de Manila, más entendían de talegas que de bombas ; mejor manejaban la vara de medir que el fusil ; más querían oír un ravel y un violón que no un cañón. Si algunos subieron a la muralla por dos horas, era con quitasol y criados : el criado cargaba el fusil y hacía la puntería, y el amo descargaba, con la cabeza volteada sobre el hombro ; y, sobre todo, la mala conciencia de los más (no todos) era lo que les acobardó y amilanó de tal manera que no se trataba ya en corrillos de otra cosa, desde el primer día, sino de entregarse con unas ventajosas capitulaciones, y que las religiones ricas dieran al inglés cuatro millones para resarcir los gastos de escuadra, etc.³⁶

Le ton est polémique ; néanmoins les dissensions entre Espagnols sur l'attitude à adopter, la politique de franche collaboration avec les autorités anglaises suivie par l'archevêque et gouverneur intérimaire, don Manuel Rojo, après la reddition de Manille, contribuèrent à semer le trouble dans les esprits.

³⁴ Antonio Molina, *op. cit.* ; p. 157.

³⁵ Tomás González Cuellas, *op. cit.*, p. 11.

³⁶ P. Eduardo Navarro, *Documentos indispensables para la Historia de Filipinas*, Madrid, 1908-1910, I, 542ss, cit. in Tomás González Cuellas, *op. cit.*, p. 10.

D'une part, ces dissensions entre Espagnols étaient inévitables, quant à l'attitude à adopter face à l'occupant anglais et à ses exigences, et quant à l'opportunité de poursuivre la résistance dans les provinces. D'autre part, aux yeux des Philippins, cette situation ne pouvait que remettre en cause la légitimité du pouvoir espagnol sur l'ensemble de l'archipel.

La capitulation des autorités avait créé une certaine confusion et si, dans l'ensemble, le peuple manifesta sa fidélité à la couronne espagnole, les quelques soulèvements qui eurent lieu pendant cette période (Diego Silang, Juan de la Cruz Palaris, rébellion chinoise) n'ont rien de surprenant. Et l'idée pouvait germer de jouer la carte anglaise contre le colonisateur espagnol, quitte à s'occuper par la suite de l'occupant anglais. Ce ne fut pas l'attitude majoritaire, mais ce fut le pari des Chinois.

L'occupation anglaise entraîna ainsi un soulèvement important d'environ 5.000 Chinois de Guagua, dans la province de Pampanga et de Manille, ralliés à la cause du nouveau pouvoir. Les forces du gouverneur Anda y Salazar donnèrent l'assaut à la forteresse où ils s'étaient réfugiés avec des munitions et quelques canons. Une centaine de Chinois périt au cours de l'assaut, une centaine d'autres furent exécutés et les survivants se réfugièrent dans les montagnes.

La série de troubles survenus pendant la brève occupation de Manille par les Anglais est révélatrice à la fois de la vulnérabilité de la position espagnole dans les îles, et d'une remarquable loyauté, compte tenu des circonstances, de la majorité du peuple philippin à la couronne espagnole, les divers soulèvements n'ayant pu être maîtrisés qu'avec le concours de la troupe indigène. L'influence exercée par les religieux sur leurs paroissiens fut, en de semblables circonstances, vitale pour la survie de la colonie ; certains furent dès les premiers jours les moteurs de la résistance. On peut également supposer que l'attitude résolument profanatrice des Anglais pendant le pillage de Manille, heurtant les croyances de la population, ne fut pas de nature à gagner la sympathie.

Il est difficile de mesurer les conséquences exactes à plus long terme de la troublante situation politique vécue par les Philippins pendant ces deux années. Les Anglais s'étant retirés, on n'observa pas après leur départ d'agitation anti-espagnole inhabituelle sur le terrain. Il est difficile cependant d'imaginer qu'une telle expérience n'ait pas semé quelque doute dans l'esprit des Philippins. Tant la rapide défaite des Espagnols (la première depuis la conquête) que leur calamiteuse division

face à l'occupant, devaient logiquement contribuer à ternir l'image du *castila*. Et les soupçons concernant habituellement la communauté chinoise se voyaient renforcés par les événements.

Indispensables Chinois : le compromis des quartiers réservés

Les Chinois, minorité étrangère la plus importante de l'île, jouaient un rôle fondamental dans le commerce de l'île. Indispensables à l'économie, ils inspiraient pourtant aux autorités espagnoles la plus grande méfiance et étaient soumis à une réglementation spéciale. Au fil des siècles, ils se sont rendus responsables d'un certain nombre de soulèvements, et la politique des Espagnols vis à vis de cette population oscille entre des mesures restrictives et un assouplissement des conditions de résidence, dicté par un certain pragmatisme: les Chinois ayant su se rendre indispensables à l'économie de l'île, leur disparition était difficilement envisageable. On appréciait également leurs incontestables qualités d'artisans et même d'artistes :

El Parian ha adornado de tal manera la ciudad que no dudo en afirmar a Su Majestad que ninguna ciudad conocida en España o en estas regiones posee tantas cosas dignas de admirar como ésta, ya que se pueden conseguir todas las mercancías y curiosidades que pueden traerse de ese país...³⁷

La *Guía oficial de Filipinas* pour l'année 1898 dressait, pour sa part, un portrait des Chinois beaucoup moins flatteur :

Proceden todos los que vienen a Filipinas de las últimas capas populares en las provincias de la costa del imperio y más principalmente del distrito de Emuy, y por lo tanto constituyen un grupo, que sería excepcional en la misma China, si allí viviese aislado.

Son de cabeza globulosa, de color amarillento, ojos inclinados y muy separados, con altas órbitas, nariz ancha, boca grande, pómulos y arcos cigomáticos prominentes; rostro ancho y aplanado, con mediano prognatismo.

En Filipinas están obligados a conservar su traje, compuesto de una blusa y un calzón ancho, y como distintivo nacional su consabida coleta.

³⁷ Lettre de l'évêque Domingo Salazar au roi Philippe II, le 24 juin 1590, cité par Marcelino A. Foronda, Jr. et Cornelio R. Bascara in « Manila », ed. Mapfre, Madrid, 1992.

En cuanto a sus cualidades intelectuales y morales, hay que reconocerles como las más salientes, una gran codicia, no menor actividad, sobriedad verdaderamente admirable, astucia y audacia desmedidas, adhesión absoluta a sus prácticas tradicionales, laboriosidad incansable por pequeña que sea la ganancia, deslealdad en todos sus contratos y una hipocresía sólo comparable con su constante ingratitud, bien disimulada mientras así se lo aconsejan sus intereses del momento.

En Filipinas están dedicados a toda clase de trabajos, pero nada más que de un modo transitorio, mientras encuentran oportunidad para emprender alguna industria, ya que la mayor parte de los oficios están en manos de sus compatriotas ; pero sobre todo se dedican al tráfico, para el cual tienen como queda indicado, aptitudes excepcionales, que les han hecho dueños del pequeño comercio, en el cual prosperan rápidamente.

El gobierno español les ha dado en el archipiélago una organización especial, obligándolos a regirse por ciertos reglamentos, de cuyas trabas procuran salvarse los chinos con su astucia característica.

Los chinos que consiguen hacer alguna fortuna vuelven a su país y son excepcionales los que permanecen en el Archipiélago³⁸.

Les Chinois sont donc perçus comme des individus laborieux et d'une très grande aptitude pour le commerce, mais ce sont bien les seules qualités que le guide leur reconnaisse, et elles ne seraient que les effets d'une extrême cupidité qui rend le Chinois âpre au gain, préoccupé de ses seuls intérêts et par conséquent rusé, trompeur, et indigne de la moindre confiance.

D'où le souci permanent de contrôler de façon rigoureuse (au moins dans les intentions car la tâche est malaisée) la présence chinoise dans l'Archipel ; ainsi, comme le rappelle le guide, obligation est faite aux Chinois de conserver le costume et la petite natte traditionnels, ce qui facilite l'identification physique de leur communauté. Dans leurs déplacements à travers l'Archipel ils doivent également être munis d'un passeport. En matière fiscale, les Chinois étaient soumis à plus forte contribution que les Philippins, les Métis sino-philippins payant également un tribut plus élevé que les Philippins.

Leur nombre, lieu de résidence et type d'occupations autorisées étaient strictement réglementés. Les portes du Parian n'étaient ouvertes que dans la journée. On observe cependant un certain assouplissement de ces règles au cours du XIX^e siècle :

³⁸ *Guía oficial de Filipinas*, 1898.

Los chinos, conocidos por Sangleyes, de la palabra Sanglay que significa hombre que comercia, han sido muy numerosos en tiempos antiguos.

Proscritos después por causas que pertenecen a la historia del país y no a su estadística.

Admitidos otra vez a condición de vivir encerrados (a lo menos de noche) en el Parian de San Fernando.

Admitidos y echados del Parian de Manila.

Y finalmente libres como son hoy día de vivir donde quieren, con sujeción a las reglas que el Gobierno prescribe para ello³⁹.

La plus forte concentration de population chinoise est celle de Tondo⁴⁰, ce qui n'est pas surprenant, si l'on considère son rôle dans le commerce de l'archipel.

Díaz Arenas rappelle les restrictions apportées depuis plusieurs siècles à la présence chinoise, notamment l'obligation de résidence, pour la région de Manille, dans le quartier réservé (le *Parian*)⁴¹ pour les célibataires et dans les villages de Binondo et Santa Cruz pour les couples, et le contingentement de cette immigration ; mais aussi, paradoxalement, le recours délibéré à cette immigration afin de pallier le manque de bras dans certaines régions :

Por cédulas antiguas de 17 de junio de 1679 y 14 de noviembre de 1686, estaba mandado que los sangleyes infieles o cristianos que fuesen solteros viviesen en el Parian de Manila y los casados en los pueblos de Binondo y Sta Cruz, sin salir de ellos. Que así mismo los católicos dispersos en provincias y de oficio mercaderes, viviesen en el Parian. Antiguamente hubo proyectos de colonización de Chinos y ya a fines del siglo pasado se presentó una memoria de esto, fundada en la necesidad de poblar algunas provincias que carecían de brazos suficientes para cultivar su inmenso territorio y sacar de la tierra todo lo que indudablemente podía dar.⁴² [...]

Su número se limitó a 6.000 por la ley 1ª, título 18, libro 6º de la recopilación de Indias; pero como después se han formado reglamentos

³⁹ Don Rafael Díaz Arenas, *op. cit.*

⁴⁰ Village Chinois, situé au Nord-Ouest de Binondo.

⁴¹ Construits ou rasés, selon le contexte politique ou la nécessité de main d'oeuvre, se succédèrent 9 Parian. Le dernier fut construit en 1860, mais l'obligation de résidence n'était déjà plus respectée avec la même rigueur.

⁴² Don Rafael Díaz Arenas, *op. cit.*

para su admisión que el 6° ha aprobado, puede asegurarse que su admisión en el día en que ya pasa de ese número, no encuentra embarazo alguno, al contrario se les hacen proposiciones ventajosas por los particulares para que vengan como colonos a las haciendas.

En 1876, selon Antonio Molina, le nombre de Chinois aux Philippines serait de 30.000⁴³.

La *Guía oficial de Filipinas* de 1898⁴⁴ indique 49.696 Chinois recensés et estime à 24.848 le nombre des clandestins; même si la précision du dernier chiffre ne laisse pas de nous surprendre, s'agissant d'une population par définition insaisissable, nous pouvons estimer la présence chinoise autour de 75.000 individus, si nous nous en tenons aux chiffres officiels, d'autres estimations faisant état d'un nombre très supérieur de Chinois et de Métis chinois. On observerait, quoi qu'il en soit, une remarquable progression numérique de cette population si l'on se réfère à des données antérieures :

- 5.000 Chinois à Tondo en 1815
- 8.064 en 1848, et 1.267 en province, soit un total de 9.331 pour l'ensemble de l'Archipel⁴⁵.

En un demi-siècle cette population aurait donc été multipliée par huit.

Même si les chiffres de 1898 restent modestes, rapportés à la population globale des îles (0,95%), la forte concentration des Chinois sur certaines régions et notamment autour de Manille rend leur présence beaucoup plus sensible à tous égards : plus visible, et aussi plus redoutée.

Les tableaux suivants, établis d'après les deux premiers cahiers de la Commission centrale de Statistiques des Philippines⁴⁶, portant sur les métiers exercés par les Chinois à Manille et Binondo, reflètent très clairement le rôle économique incontournable de cette communauté. En nombre très limité à Manille (325), les Chinois sont plus nombreux à Binondo (4056 actifs répertoriés).

On remarque une très forte présence dans le secteur commercial : 92 boutiquiers à Manille, soit le tiers des Chinois de la ville, et à Binondo, 15 commerçants, 226 marchands, 920 boutiquiers, 1.032 employés des différents commerces, ce qui représente un total de 2193 personnes, plus

⁴³ Antonio Molina, *op. cit.*, vol. I ; p. 262.

⁴⁴ *Guía oficial de Filipinas*, 1898.

⁴⁵ Selon Díaz Arenas, déjà cité.

⁴⁶ *Id.*

de la moitié de la population concernée. On remarque également divers métiers de l'artisanat, 103 cuisiniers, 323 journaliers et une forte représentation de certaines occupations : 324 charpentiers, 534 portefaix et un nombre tout à fait surprenant de 560 cordonniers pour une ville de 27.537 habitants; à Manille, pour 8618 habitants, sur les 325 Chinois, on relève 73 cordonniers, soit presque le quart des individus considérés. Bien que leur nombre ne soit pas très important, on remarquera également la présence de 18 pharmaciens à Binondo, et 10 médecins (9 à Binondo, 1 à Manille). Les statistiques concernant les femmes sont extrêmement succinctes : on relève seulement 8 servantes chinoises.

Précisons que lorsqu'il est question de Chinois de Manille, il faut entendre Chinois y travaillant dans la journée, à la fin de laquelle ils devaient quitter la ville pour rejoindre leurs quartiers réservés.

Activités des Chinois de Manille

OCUPACIÓN DE LOS CHINOS					
aguadores	4	hortelano	1	Presos (en la prensa de tabaco)	16
cargadores	49	leñeros	11	tenderos	92
carpinteros	5	médico	1	zapateros	73
cocineros	3	molenderos	50		
dulceros	2	personeros	18		

Activités des Chinois de Binondo

OCUPACIÓN DE LOS CHINOS					
aguadores	56	dulceros	26	personeros	91
aceiteros	4	escribanos	2	plateros	3
azucareros	23	escribientes	12	sastres	15
barberos	81	herrerros	230	sederos	34
beneficiador de oro	1	hortelanos	3	sombrereros	6
boticarios	18	imposibilitados	6	sin ocupación	3
cabecillas	7	jaboneros	17	tableros	6
cantero	1	jornaleros	323	tenderos	920
carboneros	9	latoneros	26	tintoreros	61
carpinteros	324	leñeros	27	toneleros	8
cargadores	534	médicos	9	traficantes	11
cereros	16	mercaderes	226	transeuntes	23
cerrageros	9	Ministro de justicia	1	valseros	5
comerciantes	15	molenderos dechocolate	10	verduleros	4
corredores	86	niños	30	viajeros	13
cocineros	112	panaderos	6	zapateros	560
criados y sirvientes de tiendas	1.032	payeros	10		

Activités des Chinoises de Binondo

OCUPACIÓN DE LAS CHINAS (8)					
criada	1	niñas	6	sin ocupación	1

Activités des Chinoises de Manille

OCUPACIÓN DE LAS CHINAS (8)	
criadas de casas particulares y beaterios, solteras	7

En dehors des règles spécifiques concernant les obligations de résidence des Chinois, l'organisation de leurs quartiers suivait globalement le modèle du *barangay* :

Là où les chinois se sont établis en nombre suffisant, ils forment des communes autonomes organisées sur le modèle des communes malaises; la division en *barangay* y est aussi gardée dans ses traits généraux ; là aussi fut introduite, pour désigner l'unité territoriale fiscale, une dénomination empruntée à des vaisseaux, le nom de *champan*; cependant ce terme paraît être tombé en désuétude; la législation coloniale transforme constamment aussi l'organisation des communes chinoises. Le tribut des chinois est beaucoup plus considérable que celui des Malais et porte le nom de *capitación* ; le *gobrnadorcillo* ou *capitán* y est aussi élu par 13 électeurs, ainsi que le *teniente mayor* et l'*alguacil mayor*. Les autres fonctionnaires municipaux sont nommés par le *capitán*. Les juges, membres du collège communal, les *jueces mayores* des Malais sont nommés *Billangos*; les magistrats doivent être chrétiens. Tout le reste se passe comme chez les Malais ; seulement, il n'y a pas de *servicios*, pas de *quadrilleros* chinois, ce qui semble une mesure de précaution exigée par de sanglantes et nombreuses révoltes des chinois dans les siècles passés⁴⁷.

La crainte de ces soulèvements était telle que le premier *Parián* de Manille fut expressément situé à portée directe des canons de la forteresse. Durant les trois siècles de la colonie les faits vinrent régulièrement confirmer les craintes des Espagnols, à travers une série de sanglantes manifestations, dont nous n'avons vu que quelques exemples, les troubles causés par les Chinois ayant été beaucoup plus nombreux. Il est à noter, parallèlement, que lors de l'épidémie de choléra de 1820, après une journée de massacre des étrangers par la population philippine de Manille, la rumeur les accusant d'avoir empoisonné les puits, une seconde journée de massacre prendra pour cible les Chinois.

⁴⁷ Professeur Blumentritt, *op. cit.*

CONCLUSION

La politique urbanistique menée par les Espagnols pendant les trois siècles de la colonie tendait à pallier une certaine vulnérabilité liée à une très faible présence sur le terrain. On relève par exemple en 1858, 825 militaires espagnols d'une brigade d'artillerie, pour une armée de 9.800 hommes, très largement composée de Philippins⁴⁸. La nécessité d'une ville fortifiée s'est très tôt imposée comme une évidence, et le danger réel que pouvait représenter la communauté chinoise fut partiellement contenu par la surveillance étroite qu'était censé permettre le système des quartiers réservés, même si les Espagnols ne parvinrent jamais à résoudre leurs contradictions, tiraillés entre la crainte fondée que leur inspiraient les Chinois, et la conscience du rôle incontournable qui était le leur dans la réalité économique de l'Archipel. L'administration de la population des îles reprenait et adaptait un système traditionnel, où chacun trouvait son compte, et en s'appuyant parallèlement sur l'influence des religieux dans les paroisses, les autorités espagnoles s'assuraient un contrôle efficace des agissements des *gobernadorcillos*. Le système semble avoir fonctionné et la fidélité manifestée par les Philippins face à des dangers internes ou externes s'est avérée remarquable. Le XVIII^e siècle avait connu quelques moments d'agitation, liés pour certains à l'occupation anglaise, sans que se dégagât, par rapport à l'autorité coloniale, un authentique mouvement de libération. Ni la faible présence militaire de l'Espagne, ni, au XIX^e siècle, l'accession successive à l'indépendance de la plupart des pays d'Amérique hispanique, dont, en 1821, celle de la vice-royauté du Mexique, à laquelle se trouvaient administrativement rattachées les îles Philippines, ne semblèrent susciter l'émergence, si ce n'est d'un sentiment, toujours difficile à saisir a posteriori, au moins d'une revendication indépendantiste digne de ce nom avant le dernier quart du siècle. En 1898, cependant, la page espagnole était déjà tournée.

⁴⁸ Archivo de Marcilla, leg. 36-3 Madrid, 11.9.1858 : *carta de Francisco Ramos « al excmo señor don Antonio Ros de Olana, pidiendo la supresión de la Universidad de Manila, instituyéndola con escuelas de artes y oficios y hablando sobre los deportados a Marianas y sobre empleados »*.